

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 407. Londres, Mercredi 9 \[septembre\] 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

407. Londres, Mercredi 9 [septembre] 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Europe](#), [Politique](#),
[Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Religion](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[419. Paris, Vendredi 11 septembre 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-09-09

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai si mal dormi cette nuit que je me lève tard. Le sommeil m'a gagné ce matin. Je ne veux pas dire que je suis inquiet. Je ne le suis pas. Je ne le serai pas du tout si vous ne rouliez pas vers Paris.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
511/193-194

Information générales

LangueFrançais

Cote1138, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

407. Londres, Mercredi 9 [septembre] 1840

9 Heures

J'ai si mal dormi cette nuit que je me lève tard. Le sommeil m'a gagné ce matin. Je ne veux pas dire que je suis inquiet. Je ne le suis pas. Je ne le serais pas du tout, si vous ne rouliez pas vers Paris. J'en attends avec ardeur les nouvelles. Je ne peux pas me figurer un vrai désordre dans Paris, votre agitation, vos craintes, et moi absent. Que de choses on ne peut pas se figurer, et qui arrivent, et qu'on supporte ! C'est odieux à penser. Je suis parfaitement sûr qu'il n'y a point de danger dans Paris, point en général, point pour vous. Je pense que vous aurez appris l'émeute à Boulogne, et que vous vous serez arrêtée. Ce qui me prouve que l'émeute n'a pas de gravité, c'est qu'elle était fort locale, concentrée dans un quartier d'ouvriers. Il n'y a rien eu dans les quartiers politiques, où l'émeute politique a toujours logé. Ce que je vous dis-là, ne signifiera rien du tout pour vous quand vous le lirez. Mais je vous dis ce que je me dis à moi-mêmes. J'essaye en vain de me parler d'autre chose. J'ai dîné hier à Holland-House, avec Lord John, dont j'ai été content très content. Il commence à entrevoir la gravité de la situation. Il convient qu'on s'est fort trompé, qu'on est déjà au troisième ou quatrième mécompte qu'on ne referait pas ce qu'on a fait si ce n'était pas fait. Mais comment faire? Il cherche et ne trouve pas. Mais il cherche. Et je sais que Lord Melbourne cherche aussi avec plus de care qu'il ne lui appartient. Je ne vois là rien de plus qu'une bonne disposition pour un moment qui peut venir. En attendant qu'il vienne ceci est bien grave. Voilà le traité en cours d'exécution. Et il s'exécute avant d'être non seulement ratifié, mais notifié au Pacha ; on l'attaque en Syrie avant de lui avoir dit qu'on lui demande de rendre la Syrie, quand on lui donne vingt jours, pour répondre à ce qu'on lui aura dit ! C'est là le premier incident. Il en viendra en foule. Et c'est sous ce feu-là, qu'il faut rester immobile jusqu'à ce que le moment se présente , soit pour nous d'agir, soit pour les autres to retrace their Steps ! C'est bien difficile. C'est pourtant la seule bonne conduite, bonne pour maintenir la paix si la paix peut être maintenue, comme j'y crois toujours, bonne si nous sommes obligés à la guerre. Car il faut que nous y soyons bien certainement, bien évidemment obligés, que nous la fassions pour notre compte, pour le compte de notre rang, de notre influence, de notre sureté en Europe, non pour le compte du Pacha et de la Syrie.

Je pense sans cesse à cela, sans cesse en seconde ligne. J'ai tort car tout se tient, la première et la seconde ligne. J'y pense avec cette passion qui pénètre certainement au fond des choses comme on regarde de sa barque à l'horizon, le point d'où peut venir la tempête. Je ne découvre pas autre chose à prévoir, autre chose à faire. Ma conviction sur les chances de l'avenir, sur la route à suivre, est de plus en plus forte. Mais que la barque où nous vivons est fragile, et que toute notre sagesse, toute notre force est peu de chose quand la mer est si grosse et le port si loin ! Je moralise ; j'ai recours à Dieu, je le prie. Je ne puis pas, je ne veux pas m'en défendre. J'ai le cœur trop plein, il s'agit d'intérêts trop chers, pour que les pensées

et les ressources humaines me suffisent. Je vais à la sagesse qui sait tout, au pouvoir qui peut tout. Je lui demande d'intervenir.

Une heure

C'est Rothschild qui est intervenu pendant que j'écrivais. Croyez-vous qu'il prie Dieu pour la surété de son argent ? Je ne pense pas que cela soit jamais arrivé à personne. Grande lumière sur la valeur des choses.

Je n'espérais pas de lettre aujourd'hui. Merci mille fois. Vous êtes bien aimable. C'est presque une vertu d'être aimable. Cela me plaît que vous ayez passé par Calais. Je passe toujours par là. Rien de Paris sinon les journaux qui me prouvent que l'émeute n'a pas été grand chose. Le langage du Constitutionnel, sur la dépêche de Lord Palmerston et sur la situation en général est bon. Mais j'aurais dû avoir un courrier. Adieu. Serez-vous ce soir à Paris, ou demain seulement ? Adieu partout. Adieu toujours.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 407. Londres, Mercredi 9 [septembre] 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/442>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 9 [septembre] 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

1107

1138
 London - Munich 9 Juillet 1840
 4 heures

très, très chers
 humains me
 ; dit tout,
 ; demande

pendant que
 rien pour la
 nse par que
 . Grande

aujourd'hui. Inter
 le. C'est presque
 une plaie qui
 dans toujours

qui me prouve
 hère. Le
 respect de
 en général,
 me courrait.

Paris, au d'essai
 en toujours.

J'ai si mal dormi cette
 nuit que je me lève tard. Le sommeil m'a
 gagné le matin. Je ne veux pas dire que je
 suis inquiet. Je n. le suis pas. Je n. le serais
 pas du tout si vous ne vouliez pas venir Paris.
 J'en attends avec ardeur les nouvelles. Je ne
 puis pas me figurer un vrai départ dans Paris,
 votre agitation, vos craintes, et moi absent. Peu
 de chose en ne peut pas se figurer, et qui
 arrive, et qu'on supporte ! C'est odieux à
 penser. Je suis parfaitement sûr qu'il n'y a
 point de danger dans Paris, point en général,
 point pour vous. Je pense que vous aurez
 appris l'émée à Boulogne, et que vous vous
 serez arrêté. Ce qui me prouve que l'émée
 n'a pas de gravité, c'est qu'elle était si totale,
 concentrée dans un quartier d'ouvriers. Il n'y
 a rien eu dans les quartiers politiques, où
 l'émée politique a toujours logé. Ce que je
 vous dis là ne signifiera rien du tout pour
 vous quand vous le lirez. Mais je vous dis

ce que je me dis à moi-même. Essaye en vain
de me parler d'autres choses.

J'ai diné hier à holland-house, avec
lord John, dont j'ai été content, très content. Il
commence à entrevoir la gravité de la situation.
Il convint qu'on s'est fort trompé, qu'on est
déjà au troisième ou quatrième mécompte,
qu'on ne résout pas ce qu'on a fait si ce
n'était pas fait. Mais comment faire? Il cherche
et ne trouve pas. Mais il cherche. Et je sais
que lord Melbourne cherche aussi, avec plus
de care qu'il ne lui appartient. Je ne vois
là rien de plus qu'une bonne disposition pour
un moment qui peut venir. En attendant qu'il
vienne, ceci est bien grave. Voilà le traité
en cours d'exécution. Et il s'exécute avant d'être
non seulement ratifié, mais notifié au Pacha;
on l'attaque en Syrie avant de lui avoir dit
qu'on lui demande de rendre la Syrie, quand
on lui donne vingt jours pour répondre à ce
qu'on lui aura dit! C'est là le premier
incident. Il en viendra en foule. Et c'est son-
né le feu là qu'il faut rester immobile jusqu'à
ce que le moment se présente, soit pour nous
d'agir, soit pour le autre, le retracer thier

Steps! C'est
bonne conduite
Si la paix
trois jours
guerre. Car
certainement
non, la fau-
compte de
notre surco-
du Pacha et
à cela, sans
car tout est
ligne. Il y a
certainement
regarde, de
Don peut
pas autre
Ma conviction
la route à
Mais que le
ce que toute
un peu de
le port si
Je me
Je ne puis p

en vain Steps ! C'est bien difficile. C'est pourtant la seule
bonne conduite, bonne pour maintenir la paix
Si la paix peut être maintenue, comme j'y
crois toujours, bonne si nous sommes obligés à la
guerre. Car il faut que nous y soyons, bien
certainement, bien évidemment obligés, que
nous la faisons pour notre compte, pour le
compte de notre rang, de notre influence, de
notre sécurité en Europe, non pour le compte
du Pacha et de la Syrie. Je pense sans cesse
à cela, sans être en seconde ligne. J'ai tort,
car tout de même, la première et la seconde
ligne. Il y a une passion qui pousse
certains au fond de, chose, comme on
regarde, de la barque à l'horizon, le point
d'où peut venir la tempête. Je ne découvre
rien autre chose à prévoir, autre chose à faire.
Ma conviction sur les chances de l'avenir, sur
la route à suivre, est de plus en plus forte.
Mais que la barque où nous vivons est fragile,
et que toute notre sagacité, toute notre force
est peu de chose quand la mer est si grosse et
le port si loin !
Je matérialise ; j'ai recours à Dieu ; je le prie.
Je ne puis pas, je ne veux pas m'en défendre.

J'ai le cœur trop plein, il s'agit d'intérêts trop chers pour que la pensée et les ressources humaines me suffisent. Je vais à la sagesse qui sait tout, au pouvoir qui peut tout. Je lui demande d'intervenir.

une heure.

C'est Rothschild qui est intervenu pendant que j'écrivais. Croyez-vous qu'il prie Dieu pour la sûreté de son argent ? Je ne pense pas que cela soit jamais arrivé à personne. Grande lumière sur la valeur des choses.

Je n'espérais pas de lettre aujourd'hui. Merci mille fois. Vous êtes bien aimable. C'est presque une vertu d'être aimable. Cela me plaît que vous ayez passé par là. Je passe toujours par là.

Rien de Paris si ce n'est les journaux qui me prouvent que l'émancipation n'a pas été grand'chose. Le langage du Constitutionnel sur la déposition de lord Palmerston et sur la situation en général, est bon. Mais j'aurais dû avoir un courrier.

Adieu. Songez-vous ce soir à Paris, ou demain seulement ? Adieu pourtant. Adieu toujours.

Quoi que je
gagné à me
suis inquiet
pas d'ailleurs
J'en attends
plus pas me
votre agitation
de chose en
arrivant, et
penser. Je
pourrais de de
prouve pour
appris l'ém
seriez arrêté
n'a pas de
concentré
à rien en d
l'émancipation
vous dis là
vous quand